

Cannes et le box-office, rendez-vous manqué ou grande histoire d'amour?

LE RÉSUMÉ

Les œuvres couronnées à Cannes connaissent-elles toujours les faveurs du grand public?

Qui dit «palme» ne dit pas obligatoirement triomphe populaire.

Mais un film «de niche», lui, pourra exister à l'international...

SYLVESTRE SBILLE

C'est devenu un poncif: Palme d'or ne rimerait pas souvent avec succès commercial... À y regarder de plus près, les films primés à Cannes qui ne font aucun résultat en salles sont fort rares.

L'improbable film thaïlandais consacré par Tim Burton en 2010 (*Oncle Boonmee, de Apichatpong Weerasethakul*) n'a fait que 128.000 entrées en France. Mais combien en aurait-il fait sans la palme? Dix fois moins? Pour chaque film, le jeu consiste à mettre dans la balance le nombre d'entrées (en France – ou les recettes en dollars aux États-Unis et à l'international) mais aussi le budget initial du film, et son potentiel hors Palme d'or.

Prenons «4 mois, 3 semaines, 2 jours» (Cristian Mungiu, 2007), une palme qui n'est

pas restée dans toutes les mémoires. On pourrait croire qu'avec ses 329.000 entrées en France, c'est un échec. Mais qui aurait été voir ce drame sur l'avortement sous Ceausescu? Et puis les chiffres sont trompeurs: vendu à l'international grâce à la visibilité cannoise, le film récolte plus de 10 millions de dollars. Soit presque 20 fois son budget ridicule de 500.000 euros. Et ce grâce à la palme.

À l'autre bout du tableau, des films colos-

saux, qui auraient certes été des succès, mais sans doute moindres sans le blanc-seing apporté par Cannes. Prenons un certain Quentin Tarantino. En 92, la Croisette l'avait remarqué grâce à «Reservoir Dogs». En 1994, le voici adoubé par la planète cinéma (et Clint Eastwood en président). «Pulp Fiction» impose son style à la planète entière, après avoir taillé un prix réservé, dans l'inconscient collectif, aux films d'auteurs. Résultat: plus de 200 millions de dollars, mais aussi un effet de mode et un boulevard ouvert pour toute la carrière du réalisateur.

Parmi les films cannois qui ont bien fonctionné, il faut en fait en distinguer deux sortes: les «effets Cannes», et les Palmes venues couronner un grand film réalisé par quelqu'un de connu – par exemple «Le pianiste» de Roman Polanski en 2002. Son film aurait marché sans la palme, peut-être juste un peu moins bien (il glanera 7 César et 3 Oscars quelques mois plus tard). Ce n'est pas le cas de «La leçon de piano» (1993), véritable saga mondiale dont le destin commence à Cannes. La palme offerte à Jane Campion soulève le voile sur une œuvre à la fois in-

time et grand public. Il fallait que le prix suprême vienne «autoriser» le plus grand nombre à entrer dans cet univers (2,6 millions de spectateurs en France pour plus de 40 millions de dollars à l'international). Ce qu'on appelle un «crossover», soit un film qui parvient à faire le lien entre les cinéphiles et le grand public. C'est là, sans doute, le plus grand mérite de Cannes.

Apocalypse Now et Taxi Driver

Pour vraiment comprendre quels films ont pu profiter d'un «effet Palme d'or», il faut parler d'«Un homme et une femme» (1966), un premier film que le festival «offre» au monde entier – avec un oscar à la clé l'année suivante et le succès que l'on sait. Ici, c'est l'exemple parfait de cet échange de bons procédés où le film primé est le meilleur ambassadeur du prix qui l'a consacré. Le film devient indissociable de sa palme, et l'un fait la publicité de l'autre. Certains chefs-d'œuvre – de «La dolce vita» à «Apocalypse Now» en passant par «Taxi Driver» – ont ainsi participé, avec leur succès international, à mettre sur toutes les bouches un label appelé à devenir un mythe en soi: la Palme d'or.

L'humour (grinçant) en héritage

Dans «The Square», Ruben Östlund s'amuse. Il passe au peigne fin les

hypocrisies de notre temps, tout en faisant le portrait d'un directeur de musée d'art contemporain. L'homme arrivera-t-il à mettre en perspective les dérives de sa vie personnelle et l'ambition soi-disant morale des œuvres qu'il propose?

Le cinéma scandinave (comme ses polars, comme ses séries) est souvent sans concession, voire cruel avec ses personnages. Mais il ne les en aime que plus... Ce grand écart est le propre de Lars von Trier dans «Les Idiots» ou de Thomas Vinterberg dans «Festen». Un point de vue limite que l'on retrouve chez nous, par exemple dans le récent «Je me tue à le dire», ou dans l'improbable «King of the Belgians». Une voie ouverte par le Poelvoorde de «C'est arrivé près de chez vous», ou le Felix van Groenigen de «La merditude des choses»...

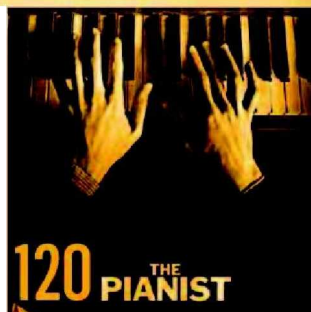
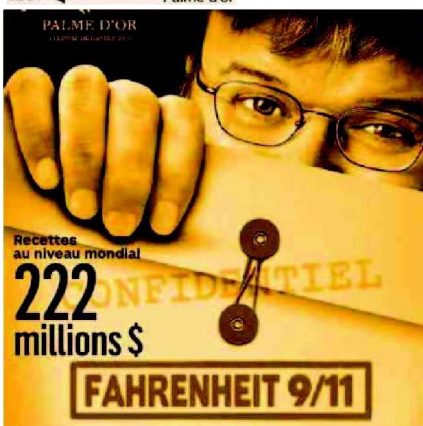
Voici donc une Palme d'or qui devrait plaire, en vertu de cette parenté, au public belge... Un certain décalage par rapport au réel, un penchant pour la fable, et le plaisir de s'intéresser à des héros en marge... Sans oublier un goût prononcé pour l'ironie.

On raconte que lorsque les réalisateurs belges croisent des réalisateurs nordiques dans les festivals, ils se reconnaissent, notamment comme représentants de ces «petits pays» dont les films ont pourtant une grande réputation à l'international. La connivence s'installe et la conclusion arrive en même temps de part et d'autre: «Vous, vous êtes aussi fous que nous...» **SYL.S.**

TOP 10 DES RECETTES AU NIVEAU MONDIAL

Michael Moore 2004 ← Réalisateur
← Palme d'or

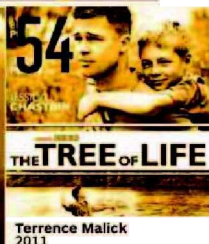
Quentin Tarantino 1994



Roman Polanski 2002



Francis F. Coppola 1979



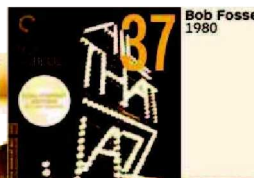
Terrence Malick 2011



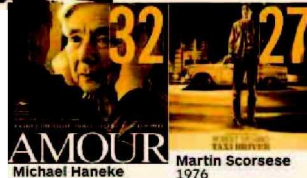
Mike Leigh 1996



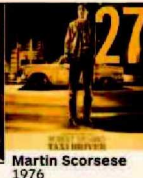
Jane Campion 1993



Bob Fosse 1980



Michael Haneke



Martin Scorsese 1976

TOP 10 DES NOMBRES D'ENTRÉES EN FRANCE

(Année de la Palme d'or) En millions d'entrées

1	Le Salaire de la peur (1953)	6,9
2	Le Troisième Homme (1949)	5,7
3	Quand passent les cigognes (1958)	5,4
4	Le Monde du silence (1956)	4,6
5	Apocalypse Now (1979)	4,5
6	Un homme et une femme (1966)	4,3
7	Orfeu Negro (1959)	3,7
8	Le Guépard (1963)	3,6
9	M.A.S.H (1970)	3,6
10	Friendly Persuasion (1957)	3,0

Les films primés à Cannes qui ne font aucun résultat en salles sont fort rares.